

CHRISTIAN ESTÈBE

DU MÊME AUTEUR

Piano bar. Luneau Ascot éditeurs, 1982.

La prière du guetteur. Presses de la Renaissance, 1989.

Messe de granit. Le temps qu'il fait, 1995.

Les jours de la barque. Le temps qu'il fait, 1997.

Petit exercice d'admiration. Finitude, 2007.

Le petit livre de septembre. Finitude, 2008.

Des nuits rêvées pour le train fantôme. Finitude, 2010.

La gardienne du château de sable



finitude
MMXII

*à la mémoire d'Anne-Marie Desserre,
ce tombeau de papier*

La seconde partie de ce livre, intitulée *Les jours de la barque*, est parue sous ce titre aux éditions du Temps qu'il fait en 1997.

Christian Estèbe a bénéficié, pour cet ouvrage, d'un soutien du Centre National du Livre.

© Finitude, 2012.

PREMIÈRE PARTIE



*La gardienne
du château de sable*

Lorsqu'à la clinique le masque en plastique sous lequel elle vivait depuis de longues heures n'a plus blanchi régulièrement, j'ai su qu'elle avait poussé son dernier soupir.

Sans cris, sans larmes, sans paroles, elle était morte sans souffrir (mais de cela, je ne suis pas absolument sûr), elle qui avait beaucoup crié, beaucoup pleuré et beaucoup souffert, trop certainement pour un simple être humain, si simple et si ordinaire, était morte sans un mot. J'ai dit à mes sœurs: « C'est fini ».

Elles m'ont regardé sans comprendre et surtout

sans me croire. Dans ma famille, je passe souvent pour un demeuré.

Pourtant le jeune interne était venu nous prévenir quelques heures plus tôt : pronostic sombre, fallait-il la proposer pour une réanimation intensive ? Nous nous étions mis d'accord, « Pas d'acharnement thérapeutique ».

L'interne avait compris le message de la famille, il avait les moyens d'en finir avec le vieux bétail. « À l'équarisseur ! », elle gueulait lorsqu'elle était en forme ; eh bien, le moment était venu de l'équarissage. Fais attention à ce que tu demandes à la vie, dit le proverbe, elle pourrait bien te le donner.

Elles ont fait le tour du lit, pour bien comprendre, pour être sûres qu'elle n'était pas immortelle. Puis, elles se sont mises à pleurer en me disant :

« Tu n'as qu'à prier toi qui crois en Dieu, nous, on peut pas.

— Et vos pèlerinages, j'ai dit, et vos statues de la Vierge des douleurs ?

— Non, elles m'ont dit. L'Église, les curés, c'est que des riches, racaille et compagnie. »

Je me suis mis à prier, j'aurais aimé réciter le kad-dish, mais je n'ai pas appris.

Je me poste près d'elle, elle est morte, et repose, corps sans vie, sans dents, dans ce lit blanc. Visage calme, reposé, petite pomme ridée redevenue une vieille jeune fille qui en avait assez de vivre et qui s'est laissée glisser vers la mort pour rejoindre son vieux mari qu'elle aimait tant.

J'ai ôté son masque à oxygène. Nous avons appelé l'interne de garde. Nous ne savions pas combien de temps avait duré son agonie et d'ailleurs, nous ne savions pas qu'elle était entrée en agonie.

Elle lisait souvent, dans le journal, la rubrique nécrologique. À l'annonce de l'âge du défunt, le verdict tombait, toujours le même :

« Oh, celui-là, il avait l'âge de faire un mort. »

Maintenant, c'est son tour, c'est son tour d'avoir l'âge de faire une morte, à quatre-vingt-trois ans ; je me demande si elle trouve ça drôle.

L'interne de garde nous dit qu'il ne faut pas la toucher, ni la déplacer. Il faut qu'elle reste quelques heures ainsi, des fois que le cœur se remettrait à battre, qu'elle se remettrait à vivre, qu'elle se relèverait pour repartir faire des ménages dans sa blouse en nylon à fleurettes blanches.

Mais je sais moi, qu'elle ne se relèvera pas, que son souffle ne reviendra pas.

Mes sœurs ont un peu pleuré, pas trop, la vieille qu'elle soit cannée c'était plutôt une libération, un poids de moins dans cette vallée de misère, et c'était bien elle qui disait que lorsque quelqu'un mourrait, il ne fallait surtout pas pleurer, mais se réjouir, de voir cette personne quitter le grand merdier.

Moi, j'ai les yeux secs, je ne ressens aucun chagrin, je l'ai vue mourir peu à peu depuis des années, là-bas, dans sa maison de retraite à la croix d'argent.

« Vous avez prévu quelque chose ? »

— Non, nous n'avons rien prévu, elle avait fait don de son corps à la médecine. »

Encore une de ses lubies, après avoir fait don de son corps aux représentants de passage, voilà qu'elle offrait sa dépouille aux carabins de Montpellier. C'étaient ses dernières volontés — un bric à brac de bons sentiments — que les médecins la découpent en morceaux, fassent avancer la science. Un souci d'économie, de bouts de chandelle comme lui disait mon père, parce qu'un enterrement, ça coûte cher et que nous, les pauvres, les gagne-petit, les traîne-misère, notre seule place, après avoir crevé à

l'hôpital, c'est d'aller chez l'équarisseur. Pas de cercueil, pas de cérémonie, ni fleurs, ni couronnes, ni absoute. C'est pas pour nous autres, c'est pour les riches. Nous, c'est les déchets du corps à la fosse commune, le carré anonyme des généreux donateurs, la faculté de Montpellier reconnaissante.

« Quelqu'un va venir pour constater le décès, puis nous allons avertir la faculté de médecine », a dit l'interne de garde.

On a quitté la chambre des soupirs pour aller s'asseoir sur un banc dans le couloir. Il n'était pas loin d'une heure du matin. Les couloirs étaient déserts, aucun bruit, la lumière était verte, jaune et blanche, des couleurs de viscères. Nous étions épuisés et un peu perdu, ça se voyait sur nos visages crayeux, orphelins, pour tout dire.

Nous sommes restés dans le couloir de la mort, sans nous regarder, à fixer le mur en face. La mort, et tout ce que l'on en raconte, lorsque ça vous arrive, c'est comme tout le reste, une anecdote de plus à verser dans le long journal de la vie. Elle avait bien fait son temps la vioque, bien duré, bien perduré.

On avait envie de partir, pour aller claquer les

trois ronds qu'elle nous avait laissés, le reste de ses ménages et de ses passes. Allez, c'était fini, il fallait aller dormir, pour repartir travailler, c'est notre lot à nous les « proétaires » comme elle disait.

On a beau se raconter des contes de l'au-delà, les vivants et les morts, ce n'est pas la même histoire.

Au bout de ce moment de prostration, un type en blouse est venu nous voir pour nous faire signer un papier gris.

« Vous avez prévu quelque chose pour les zobsèques ? »

— Quelles obsèques ? a demandé ma sœur Paule, déjà sur la défensive. Elle a fait don de son corps à la médecine. »

Le type l'a regardée, a essayé de sourire, il devait la trouver jolie, c'est vrai qu'elle a toujours eu du charme :

« C'est marqué nulle part que votre mère elle a fait don de son corps. Vous l'avez le papier où c'est marqué ? »

Normalement, quand ça commence comme ça, mes sœurs font remarquer à l'interlocuteur qu'elles peuvent très bien lui arracher les yeux et mettre ses couilles à la place. Des délicates mes sœurs, mais là, le mec avait de la chance, elles étaient un peu flâpies les Walkyries.

« On n'a pas le papier sur nous, qu'est-ce que vous croyez, qu'on savait qu'elle allait mourir peut-être ? »

Le type se mordillait la lèvre inférieure, ce qui lui faisait la gueule d'un lapin atteint de myxomatose ; visiblement, il ne voulait pas que ça dégénère :

« Ah, c'est compliqué ça. Vous n'avez pas le papier, et il est où ce papier ? »

— Notre mère l'a envoyé, avec sa lettre, au secrétariat de la Faculté.

— Elle a dû garder un double dans ses papiers, a dit le lapin. »

Ma sœur Yo a fait entendre un sifflement de cro-tale, pendant que Paule fusillait le lapin du regard.

« Bon, je comprends, c'est pas le moment. Écoutez, on va venir la chercher, mais il faudra aller à l'annexe ou à la Faculté pour leur expliquer à cause du papier... »

— Elle est où l'annexe ?

— À Grammont, elle est. »

Paule a dit qu'elle savait.

« On a un endroit pour entreposer le... corps, mais il nous faut absolument ce papier, c'est une attestation officielle, vous voyez. »

— Pourquoi, puisque l'original, il y est déjà, à la Faculté !

— C'est que maintenant, il y a beaucoup de dons, ce n'est plus comme autrefois, ils sont plus pointilleux, plus tatillons. Mais bon, on va s'occuper d'elle.»

Le type a fait volte-face, sa blouse était plus longue derrière que devant, ça lui faisait comme une queue-de-pie.

« Putain ! », j'ai murmuré.

Ma sœur a sursauté :

« Elle est morte depuis une heure, et déjà tu l'insultes ? »

— Mais non, j'ai dit, c'est ce con avec sa tête de lapin. Même mort, il faut qu'ils fassent chier.

— Si je le retrouve, le double, je le lui fais bouffer à cet enculé, a surenchéri Paule entre ses dents. »

On est restés sur le banc, dans le couloir des viscères, sans bouger, sans plus rien dire, on était accablés, pauvres et sans voix, là, à remâcher notre haine et nos frustrations. Encore un système auquel nous ne comprenions rien, fermé aux indigents que nous avions toujours étés, même l'équarisseur faisait des manières de douanes et de passe-droit.

Le lapin est revenu avec deux sbires et un chariot. Il est passé devant nous, sans nous regarder. Basse

besogne que de trimballer des cadavres d'un point à un autre, d'un néant à l'autre.

Nous étions nus aussi, et friables comme elle. Des craies usagées déjà, à crisser des dents cariées contre le tableau noir de la vie. Il ne nous restait que nos existences pour faire la différence : peu de choses en vérité, mais un grand écart, tout de même.

Ils sont repassés, sous la couverture marron, une housse. Nous savions qu'elle était dedans. Son ultime blouse de travail, un cercueil en toc, pour le petit tas informe. On se prend tellement au sérieux, ça prend si peu de place un être humain, si peu de place un cadavre.

J'ai fait un geste de la main pour lui dire adieu. En vérité, j'ai beau clamer qu'il existe un au-delà, peut-être des réincarnations, un nirvana, il me vient parfois des doutes et surtout, je n'en sais foutre rien !

Je n'ai qu'une certitude, c'est qu'un jour prochain, moi aussi, j'irai voir de quoi il retourne.

Le chariot s'est éloigné sans grincer sur ses roues caoutchoutées. Les trois types, comme des Parques, étaient penchés au-dessus, sans un regard pour les explorés. Mais c'était mieux ainsi. Qu'allaient-ils faire d'elle en attendant que nous retrouvions ce

papier? La poser dans un frigo, probablement. Je me suis demandé si c'était la même couverture marron qui servait pour tous les transports de corps.

J'étais en tournée lorsqu'elles m'avaient appelé: «Rapplique si tu veux voir ta mère une dernière fois, c'est la fin.»

Plusieurs fois elles m'avaient déjà demandé de rappliquer, que c'était la fin; souvent j'avais rappliqué et dare-dare encore. Mais c'était pour rien, elle tenait le coup, se relevait des comas, des crises de délire, des escarres, comme elle s'était relevée des fausses couches, des avortements, du Sanatorium où elle pleurait tous les jours...

Elle semblait devoir durer toujours, elle aurait pu tenir encore longtemps si la vie avait présenté pour elle de l'intérêt. Mais à la maison de retraite, ils avaient fini par la mettre en ligne sur les chaises de ceux qui ne bougeaient plus, dans le couloir de la mort.

Je l'avais vue longtemps, je savais, j'ai toujours su, depuis que j'ai dix ans et qu'elle m'avait laissé là-bas, à l'Institut marin Saint-Pierre, à Palavas-les-Flots.

C'était fini, elle ne pouvait plus s'amuser à draguer les beaux types, et elle commençait à ne presque

plus nous reconnaître, moi surtout, alors qu'autrefois elle me présentait à toutes les résidentes, lorsque j'allais manger avec elle: «C'est mon fils, disait-elle avec fierté, mon fils!»

Oui, j'étais son fils unique, chéri et adoré, celui qui n'avait pas voulu devenir prêtre, pour lui obéir, et ce n'était pas rien que de l'avoir pour mère. Mais c'était fini, elle était partie sous la couverture marron, dans sa housse beige, terminé.

Ils l'ont embarquée dans une camionnette anonyme, et puis rien. Le ciel ne s'est pas ouvert pour laisser descendre les anges, ni la terre pour laisser jaillir les âmes des ressuscités. Un jour ordinaire.

Il y aura demain, ou dans quelques jours, une ligne dans le *Midi libre*, à «convoi funèbre», avec son nom, sa date de naissance et le jour de sa mort. Épitaphe pour les moins que rien.

Elle aussi avait l'âge de faire une morte, c'était son tour, elle me l'avait assez répété: «Après le tour de l'âne, vient celui du meunier».

On est restés encore un moment, inertes, sur ce banc, dans le couloir. Puis on a compris que c'était bien fini, qu'elle ne reviendrait plus pour nous

engueuler, que ça ne servirait plus à rien que je lui dise qu'elle était une schizophrène, une mante religieuse, une castratrice.

Elle avait quitté cette clinique et ce monde pour un ailleurs que nous ne connaissions pas, où nous n'étions pas admis.

Il ne nous restait plus qu'à rentrer dormir et tenter de retrouver ce papier sur lequel était écrit qu'elle voulait faire don de son vieux corps fourbu à la faculté reconnaissante.

On a dormi dans des lits qui nous ont semblé plus durs et plus étroits, dans cette banlieue de Montpellier qui m'a paru plus crade et plus bruyante que d'habitude, entre la gare de marchandise et la voie rapide. Une HLM.

Dans une autre vie, j'avais travaillé de nuit à l'usine Joker toute proche. Celle qui met de la vie dans les jus de fruit. Les mecs après vingt ans d'usine arrivaient défoncés au pastis à sept heures du matin. On était hargneux et épuisés, on se foutait sur la gueule pour des broutilles.

Un contremaître à tête de fouine ôtait sa casquette devant les cadres endimanchés. Il n'y avait pas de syndicat, je voulais faire la révolution et

devenir un grand écrivain, pauvre même, on a bien vu la suite.

Au matin, après le café sur la toile cirée, mes sœurs ont cherché dans les affaires de la mère, qu'elles avaient ramenées de la maison de retraite. Une maigre et longue boîte à couture où elle serrait ses quelques effets. Un carnet, des photos, des papiers serrés avec un élastique, pas de quoi organiser une vente aux enchères chez Sotheby's.

Il n'y avait pas de double pour son élargissement chez l'équarisseur. Même cette ultime violence-là, être découpée en morceaux par des carabins maladroits, allait lui être refusée.

Elle qui se faisait arracher les dents à peines cariées pour économiser le prix des plombages, qui se soignait si mal, si peu, qui avait tellement souffert. Cette vie dérisoire.

Une de mes sœurs a pris le bus pour aller chez elle fouiller dans ses affaires. Il fallait le retrouver ce putain de papelard, son seul testament, gage de sa découpe en pointillés.

En attendant, ma sœur aînée m'a demandé de